

Apocalypse 13 - rencontre biblique du 4 mars 2026

Résumé de la présentation de Pierre Farron

Plutôt d'essayer de se représenter ces scènes tellement surréalistes, il vaut mieux centrer son attention sur les symboles qui apparaissent dans ce récit. D'abord celui du cadre : dans le chapitre précédent, l'action commençait au ciel, d'où Satan a été chassé par Michel et ses anges sans pour autant être mis à mort. Il tombe du ciel et pourchasse la mère (Marie, dont le nom n'est pas mentionné) dans le but de tuer son enfant.

Mais la femme et l'enfant sont sauvés providentiellement par la création. Le message essentiel de cette représentation visionnaire affirme que les puissances (Satan, le diable, le dragon) ont d'ores et déjà été anéanties. Ensuite il donne sa puissance à deux bêtes, dans la même logique que celle du diable dans le récit de la tentation de Jésus qui lui offrait le pouvoir sur tous les royaumes de la terre s'il s'inclinait devant lui.

La première bête (Ap 13,1-10) est une figuration de la puissance, force brute de l'Empire. Les motifs qui composent sa description sont en grande partie traditionnels. Elle combine, rassemble et récapitule en effet en elle les motifs des quatre empires babylonien, mède, perse et grec de la vision apocalyptique du livre de Daniel (Dn7,1-28). Mais elle représente aussi le pouvoir romain. Son adoration évoque les cultes impériaux, très populaires dans l'Asie romaine, qui tenaient l'empereur pour divin. Dans notre récit, la première bête vient de la mer, comme les représentants du pouvoir impérial romain, qui arrivaient par bateau.

La seconde bête (Ap 13,11-18) est une analyse originale que le visionnaire de l'Apocalypse entreprend non seulement de l'idéologie et de la propagande qui, par leur action sur les consciences, confèrent son pouvoir à l'État totalitaire et lui permettent de régner sur les villes de la province et leurs élites. Cette seconde bête ne vient pas de l'extérieur, mais elle « monte de la terre » (Ap 13,11) à la rencontre de la première. Elle exerce le pouvoir sur mandat de la première bête (Ap 13,12a). La bête de la terre est une dénonciation des élites provinciales qui organisaient les cultes de l'empereur, finançaient l'érection de ses statues, afin d'obtenir en retour un soutien de Rome à leur hégémonie locale.

Les statues de l'empereur le rendaient visuellement présent, à la manière des dieux (taille imposante, matériaux précieux, nudité). On vénérât de telles statues dans les cultes impériaux.

La thèse politique de la vision est que le totalitarisme trouve sa force dans l'interaction de l'usage brutal de la force et de la séduction idéologique de sa propagande.

Le message essentiel des chapitres 12 et 13 est qu'aucun compromis n'est possible entre la fidélité à l'Agneau et le système diabolique du dragon et de ses deux bêtes. Les lecteurs ont à discerner le caractère abusif du pouvoir absolu que l'État exerce sur eux, à saisir la situation de décision dans laquelle ils se trouvent, à persévérer dans la foi et, le cas échéant, « à ne pas aimer leur vie jusqu'à craindre la mort » (Ap 12,11). La seule issue est en effet celle de la résistance confessante des témoins qui, par leur refus de se laisser séduire, démantèlent la puissance de fascination et le pouvoir sur les consciences du dragon et de ses deux bêtes (Ap 13,8-10.18).

666 : pour Jean le chiffre de la bête est un chiffre d'homme. Cela signifie que son pouvoir n'est pas surhumain, elle n'est pas une puissance contre laquelle l'homme ne puisse rien. D'une certaine manière, Jean « dé-démonise » la puissance de ce pouvoir propagandiste sur lequel s'appuie le pouvoir politique pour dominer sur les hommes. Ce chiffre pourrait représenter l'empereur Néron qui s'était suicidé et qui, ensuite selon une légende, serait revenu à la vie.

Devant quelles puissances sommes-nous incités à nous incliner aujourd'hui : l'argent et la technologie (notamment l'IA) ont été mentionnés lors d'un temps d'échange.